

des faits qui déshonorent votre propre toit. Votre nièce aime mon fils, vous le savez, et vous facilitez leurs entrevues. Est-ce la le rôle d'un prêtre ?

L'abbé Juan sentit le rouge lui monter au front.

—Don Gaspard, dit-il sévèrement, la mère de Marie était ma sœur, c'était une honnête femme, et sa fille ne saurait se montrer indigne d'elle. Vous le savez d'ailleurs vous-même, et tout le village en est témoin depuis nombre d'années. Diégo et Marie ont échangé leurs promesses d'amour devant moi, comme l'eussent fait n'importe quels fiancés. Pourquoi m'y serais-je opposé ? Pourquoi aurais-je condamné cet amour qui doit en définitive sauver votre fils de la perte ? N'avez-vous pas dit vous-même qu'il avait un pied sur la pente du vice ? Ses sentiments pour Marie le retiendront dans la voie du bien, j'en ai la conviction. L'enfant coupable n'est plus aujourd'hui que l'enfant prodigue attendant que son père le reconnaisse pour se jeter à ses pieds.

—Tout le monde n'est pas de cet avis.

—Il n'y a que ceux qui ne me connaissent point dont j'ai à craindre les soupçons injustes.

—Injustes ? Êtes-vous sûr qu'un magistrat vous approuve ?

—Ma conscience me dit que je n'ai rien à me reprocher, donc rien à craindre.

—Ce calme n'est au fond que l'expression de la suffisance et de l'égoïsme.

—Vos paroles blessantes ne m'irritent pas, don Gaspard ; elles m'attristent. Accuser un pauvre vieillard comme moi de vouloir troubler la paix de votre foyer, soupçonner un ministre de Dieu de donner la main à des actes coupables, suspecter un prêtre de se parjurer, quand toute sa vie témoigne de son attachement à sa foi, ce sont là des pensées qui ne peuvent venir qu'à un homme emporté, aveuglé par ses passions, contre lequel on ne se révolte point, mais dont on déplore l'aberration.

L'abbé Juan avait prononcé ces dernières paroles avec une douceur qui produisit l'effet de l'huile lentement versée sur le feu.

—Assez, s'écria don Gaspard hors de lui. Voulez-vous, oui ou non, cesser de vous occuper de mon fils ?

—Non. Votre fils est entré chez moi comme un malade chez le médecin. Il ne sortira d'ici que guéri.

—Et vous ne redoutez pas...

—Le pasteur ne redoute rien quand, sur l'ordre de Dieu, il va par la nuit obscure chercher la brebis égarée qu'il a charge de faire rentrer au bercail. Il sait que Dieu est avec lui, l'approuve et le seconde. Diégo est la brebis perdue que Dieu m'ordonne de ramener à vous.

—Au nom du ciel ! s'exclama Gaspard en frappant du pied, monsieur le curé, ne poussez point ma patience à bout. Qui êtes-vous après tout, pour résister à ma volonté ? Un pauvre prêtre de campagne, un ecclésiastique qui oublie son devoir pour chercher à défendre son honneur compromis, un hypocrite, je n'hésite pas à le dire, qui sous le masque de la charité, cherche à marier sa nièce avec un riche héritier, pour sortir lui-même de la misère.

—Malheureux ! s'écria le curé en faisant un pas en arrière.

Mais ce ne fut qu'une secousse ; car, reprenant presque aussitôt son sang-froid :

—Vous ne croyez donc plus à Dieu, Gaspard, dit-il, pour vous laisser ainsi aller à insulter ses ministres ? Qui je suis ? Je vais vous le dire. Je suis un de ces hommes qui n'ont point de famille sur la terre, et que Dieu a choisis pour servir de père aux infortunés, pour essuyer leurs larmes, adoucir leurs maux, alléger leurs peines.

Je suis un de ceux qui ont pour mission dans cette vie de se dévouer aux autres, un de ces petits que les grands appellent aux heures où la fortune change, un de ces faibles que les forts réclament au jour où l'horizon s'obscurcit, un de ces inconnus à qui l'on confie les secrets les plus cachés, un de ces médecins de l'âme qui ont pour devoir de guérir les plaies les plus profondes. Qui je suis, don Gaspard ? Je suis celui qui ne connaît ni distinction de richesse parmi les hommes, ni différence de rang parmi les coupables, qui parle aux enfants de l'avenir et du bien à faire autour d'eux, aux vieillards de l'éternité et du bonheur à mériter au delà de cette vie ; je suis celui dont la voie est toute tracée devant lui, sans qu'il veuille ou puisse s'en écarter. Représentant de Dieu dans cette vallée de larmes, toute mon existence se résume en ces mots : aimer, consoler, prier, pardonner. Don Gaspard, vous m'avez offensé. Dieu me défend de me souvenir. Quoi que vous m'avez dit, mes bras vous restent ouverts.

Et en parlant ainsi, le prêtre avait fait un pas vers l'alcade, comme pour l'inviter à échanger un baiser fraternel.

Mais Gaspard demeurait muet, immobile, les yeux baissés, sans vouloir comprendre cette démonstration.

—Vous hésitez, Gaspard, reprit l'abbé, en donnant à sa voix une inflexion plus affectueuse.

—Monsieur le curé....

Le vieillard jeta sur lui un de ces regards qui amoindrissent les plus rudes. Don Gaspard eût cédé peut-être. Mais la porte s'ouvrit à ce moment, et Diégo se montra sur le seuil.

Cette apparition produisit sur l'alcade la même impression qu'eût faite un spectre. Ses traits qui avaient commencé de se dérider se contractèrent de nouveau avec l'expression du plus profond dédain. Il fit un effort pour se contenir, et croisant ses bras sur sa poitrine, il toisa l'arrivant :

—Ah ! c'est toi ! s'écria le prêtre avec joie, croyant que la réconciliation si longtemps espérée allait enfin s'opérer. Approche, mon fils, et embrasse ton père, viens, n'hésite pas...

Le curé n'acheva point.

Diégo s'était avancé vers l'alcade en disant : Mon père !

Don Gaspard, le repoussant brusquement du geste, était sorti de l'appartement :

—Laissez-moi, avait-il crié. Je ne veux rien entendre !

L'abbé Juan avait tressailli. Au moment même où il croyait avoir triomphé de l'orgueil de l'alcade, tout s'écroulait.

A bout de forces, le vieillard s'affaissa sur un siège.

Diégo s'était agenouillé près de lui.

—Vous le voyez bien, dit le jeune homme avec un accent indéfinissable, tout est inutile !

### XIII

#### LE BOUQUET.

A ce moment Roch poussa la porte de l'appartement, et voyant que l'alcade était parti :

—Une lettre ! dit-il en tendant un pli cacheté à Diégo. Le facteur vient de me la remettre pour vous.

Le jeune homme s'était relevé. Il déchira l'enveloppe sans regarder la suscription et lut avec avidité. Ses traits palirent. Il eut un cri :

—Je pars demain, fit-il ; le sergent m'annonce son arrivée dans la matinée.

—Demain ! s'exclama le vieillard.

Puis, comme s'il se fût arraché à un songe : —Nous n'avons donc plus une seconde à per-

dre. Va, Roch, cours, sors le Linot de l'écurie, apprête mes habits de voyage, un petit sac de provisions...

L'entrée de Marie l'interrompit.

—Vous parlez de partir en voyage, mon oncle ? dit-elle alarmée.

—Il s'agit moins d'un voyage que d'une course obligée de quelques heures ; tout au plus serai-je absent jusqu'à demain.

—Mais il va faire nuit.

—Je connais les chemins, et puis j'ai Dieu pour guide. Je suis vieux, il est vrai, mais il me reste encore assez de force pour remplir mes devoirs.

—Et vous allez, mon oncle !

—A Salamanque. J'y ai gardé quelques vieux amis d'autrefois. Ils m'aideront à réaliser mon dessein. D'ailleurs n'ai-je pas à épuiser la dernière ressource pour mettre fin à tes larmes, ma pauvre enfant ?

—Ah ! mon oncle ! cette fatigue, à votre âge...

—La foi déplace les montagnes, Marie.

—Je n'oublierai jamais ce sacrifice.

—Puissé-je réussir ! Adieu. Espère et prie.

Roch, qui était sorti pendant cette conversation, attendait au pied de l'escalier, tandis qu'il passait machinalement la main sur la tête grave et pensive de son frère de lait.

Le bon Linot ignorait les chagrins de la maison ; aussi sa joie faisait-elle contraste avec la tristesse générale ; il se croyait obligé de sourire à son maître, et pour son contentement montrait toute la rangée de ses grandes dents.

Le Linot n'était plus jeune à cette époque ; les années s'étaient écoulées pour lui à peu près sans qu'il s'en fût aperçu, ayant toujours eu même litière et, sauf quelques rares exceptions, même vie douce et oisive. Cependant avec l'âge il lui était venu un peu de réflexion. Il n'était plus étourdi et folâtre comme au temps où il galopait dans les communaux ; sa marche s'était alourdie, ou plutôt il ne posait plus les pieds à terre qu'avec précaution, comme s'il eût compris les lois de l'équilibre.

Il menait, depuis qu'on ne lui donnait plus la clef des champs, une existence monotone entre les quatre murs de son écurie. Mais les souvenirs de son jeune temps lui revenaient vite quand un rayon de lumière lui caressait les naseaux. Alors il passait sa vieille tête par-dessus la porte dans laquelle il donnait un coup de pied, et sortait philosophiquement pour faire le tour du village, sûr d'avance que personne ne l'arrêterait au passage.

Une fois dehors, il tondait à sa guise l'herbe des prés qui bordaient son chemin, et ne rentrait au logis, l'hiver, qu'aux derniers feux du soleil couchant, l'été qu'aux premiers sons de l'Angelus. Aussi ne revint-il pas de son étonnement quand Roch, son tendre ami, son frère de lait, pénétra dans l'écurie, lui attacha la lourde selle sur le dos et lui mit sur la tête tous les ornements qui sont le signe de la servitude et qu'il aimait mieux voir pendus au mur, étant de sa nature assez humble pour ne pas aspirer aux vanités qui s'expiant toujours.

Le pacifique baudet, en voyant ces préparatifs de voyage, se disait à sa manière :

—On s'en va ; donc il doit se passer quelque chose.

Quant à savoir ce qu'était ce quelque chose, sa pénétration n'allait pas si loin ; il aurait bien voulu que son ami Roch, d'ordinaire loquace, lui donnât à ce sujet quelques explications, mais le sacristain était ce jour-là d'humeur sombre et le pauvre bourriquet avait beau montrer les dents, Roch le laissait tout entier livré à ses doutes et à ses dispositions.

(A suivre.)